Littérature luxembourgeoise d'il y a cent ans.

M. Marcel Noppeney, qui publie, en ce moment, dans l'«Indépendance luxembourgeoise», une vivante et verveuse reconstitution des événements de 1830 vus par nos journalistes d'alors — il faut lire, entre autres, le portrait du gouverneur Willmar et celui du rédacteur Schrobilgen — a mis à la disposition de l'«Illustré luxembourgeois» d'importants extraits du grand ouvrage qu'il prépare sur l'époque qui va de 1814 à 1831.

Nous les publierons incessamment, abondamment illustrés.

Voici, au sujet de la littérature luxembourgeoise d'il y a cent ans et plus, des notes dont on appréciera l'intérêt:

Fin août 1829, le *Journal de la Ville et du Grand-Duché de Luxembourg* annonçait «la publication très prochaine d'un volume de poésie en langue vulgaire (nationale) du pays et l'ouverture de la souscription». Il en représentait l'auteur, «M. Meyer comme l'un des premiers parrains de notre littérature naissante», assertion, qui donnerait à supposer que le poète de «E' Schrek ob de' Lezeburger Parnassus, vum A. Meyer, Lezeburg, bei J. Lamort, ob der Place-d'Aarem» n'était pas le seul à caresser la Muse locale, au vu et au su de ses compatriotes? Quoiqu'il en soit, je ne connais point d'autre ouvrage de ce genre, antérieur à ce petit volume de 54 pages, in-8°, agrémenté d'un fleuron à attributs poétiques d'une naïveté désarmante, et muni d'une préface et d'une postface, l'une et l'autre grammaticales et orthographiques. Quand j'étais petit garçon, ce «Schrek», illisible et équivoque, m'épouvantait. . . . Actuellement, il me permet de me représenter, avec plus de précision, certains côtés de la vie luxembourgeoise d'alors, certains à-côtés, plutôt, ou même certains «bas-côtés» si l'on veut et de constater que notre idiome, dans ses mots, bravait l'honnêteté avec une candeur . . . latine. Antoine Meyer, mathématicien hors ligne, savant réputé sinon illustre, professeur aux collèges d'Echternach et de Bréda, puis aux universités de Bruxelles et de Liège, fervent du calcul intégral et auteur d'un nombre considérable d'ouvrages de mathématiques pures, avoisinait la trentaine quand il faisait imprimer, sans points de suspension, je vous prie de le croire, ces vers «énormes»:

Ech sch . . . ob eere' Birendrank
Gescha . . . as net gemohlt, meng Lévi!
Deen Hongerlider Weissen,
Me 't soll een ob he' sch . . .
Oh Lui geh, a' stoss hen dach ob d'Melz,
Tu n'es qu'un lâche, wan-s-de deng revange net hels!
De Weissen ob dé Ried erbleecht,
A' baal an d'Box vun Aengschte see . . .

Tout le morceau est dans ce . . . goût!

Il s'agit de la pièce de résistance — 200 vers — du volume qui n'en comporte pas 1000 en tout. Il est intitulé «Een Ableck an engem Wirtshaus zu Lezeburg, e' Bild noh der Natur.» Animée, pittoresque, mouvementée, c'est une véritable scène cinématographique, où s'agitent et se démènent et surtout s'enivrent et s'avèrent fortement scatologiques: de Weissen; Lui, de Pinter fu; de Petter; de Liebegott; de Gass; Batté (sans article); Katolé (id.), sans compter, relevés seulement par des initiales que la rime rendait transparentes pour les contemporains:

Waat d'Staad vun Heeren a' vun Dammen hoiet.

Le principal protagoniste de ce film d'il y a cent ans, est Louis, le peintre fou (Lui, de Pinter fu), celui-là même que l'on devait, peu de temps après, retrouver noyé dans l'Alzette, à Clausen, dénouement auquel semblait ne pas avoir été étrangers les soldats de la garnison prussienne, dont il était la bête noire. Cet artiste inconnu, de qui il serait intéressant de retrouver l'une ou l'autre pochade, était une de ces figures sympathiques et extravagantes, indispensables aux petites villes, où elles constituent le légitime repoussoir au bourgeois normal, mesquin et

fade. Français resté à Luxembourg après 1814, ou Luxembourgeois ayant longtemps habité Paris, il se disait «Fils de France» et «Duc de Normandie». Dès qu'il avait un «verre dans le nez» — et cela lui arrivait avec une régularité désespérante plusieurs fois par jour — il racontait ses «prisons du Temple» et intitulait «usurpateur» son «oncle Louis XVIII»; car ce prétendant bourbonien était bonapartiste! . . . Le 25 janvier 1830, le «Courrier français» mandait «que beaucoup d'habitants de Paris venaient de recevoir, datée de Luxembourg, 6 janvier, une lettre d'ailleurs assez mal imprimée, dont l'expéditeur, qui signait «duc de Normandie», se disait le fils de Louis XVI.» Le *Journal de la Ville et du Grand-Duché de Luxembourg* estimait que, «si le fait était exact, ces lettres avaient été trouvées dans les papiers de feu Louis, le peintre fou, qui s'intitulait «fils de France» comme chacun savait».

Ce personnage pittoresque s'exprimait en patois local d'une façon qui ne l'était pas moins. Voici, selon A. Meyer, ce «luxembourgeois à la française», qui semble ne pas avoir changé depuis lors:

Nu solit de' Lui: «Komm du sech meng Weiss,
Viens-ci, meng Aal, an ob deng Brantwin sch . . .,
Ci dans la Sall well ech deng Portrait maach. . .»

Cependant «Weissen» se met au diapason . . . verbal de son mélancolique interlocuteur:

« . . . me soh, toi Chagreg, toi,
Il faut doierob buver cinq fois»

excellente formule, bien luxembourgeoise, et bien de l'époque, qu'il applique aussitôt en réclamant:

«An dir, Fra P . . , brengt mir an hei dem Heer
Geschwenn elo eng nei Chasmarré hïer.»

(Ce «Chasse-marée» n'aurait vraiment pas dû perdre ses droits de cité!) Là-dessus, «pourtraiture» de «Weissen» par les soins du peintre fou, mécontentement du modèle, exclamations admiratives des consommateurs, ébriété croissante, gros mots, injures, rixe, constitution d'un tribunal d'honneur, réconciliation générale et, pour finir, «gröss Ribott» ainsi qu'il sied.

C'est ainsi que l'ivrognerie comme motif créateur, l'état alcoolique comme sujet digne d'être chanté, la soulographie, enfin, comme on pourrait s'exprimer littérairement et avec justesse, semblent être à la base de l'inspiration poétique de nos pères. Déjà Theiss, le chanteur aveugle des rues et des noces, nous avait — voir l'excellent ouvrage de M. M. Tresch — montré les dames d'Arlon se livrant sans vergogne à un alcoolisme de bon ton. Voici, quatre ans avant le «Schrek», le premier poème en patois qui ait eu les honneurs de l'impression. J'ai cueilli cette fleur dans le numéro du 10 décembre 1825 du «Luxemburger Wochenblatt», feuille hebdomadaire que publiait à Luxembourg, par la grâce de la garnison prussienne, et avec l'appui de protecteurs étrangers «de très haut lieu tout à fait supérieurement pleins de bienveillance et tout à fait supérieurement pleins de grâce», lisez: la Confédération germanique le Silésien Gaspard Weiss. Mais, chose intéressante: si, dans ce papier de langue allemande,